

«La vie n'est qu'un long enchaînement de paradoxes»

Fin 1981, quelques mois après sa naturalisation, l'auteur rencontra longuement «Libération», analysant pour nous la «face cachée des choses» qui était pour lui «la raison d'être du romancier». Nous republions aujourd'hui de larges extraits de cet entretien.

K. s'était placé dans la lumière lasse d'un vieux projecteur de cinéma. Un quart d'heure d'entretien avait suffi à me convaincre que K. ne collaborerait pas facilement. Il répondait aux questions par des grognements, laissait échapper un soupir, consultait inlassablement sa montre ou prétextait, avec une courtoisie empruntée, sa mauvaise connaissance du français pour me faire répéter mes questions. Je connaissais l'aversité de K. pour les journalistes. Décidé à désarmer sa méfiance, je multipliais les questions. S'excusant de ne pas comprendre, K. s'enfermait dans un silence obstiné, contemplant un trou de son pull-over avec un air désespéré, gardant les yeux fixés au plafond comme si les réponses aux questions que je lui posais étaient inscrites là-haut. [...]

Dans La vie est ailleurs, on voit un très jeune poète, Jaromil, qui vit le putsch stalinien de 1948 à Prague comme une vraie révolution à laquelle il s'identifie avec un enthousiasme lyrique déliant et finit par devenir un confident de la police. Il y a là un passage écrit comme un montage: on voit Jaromil puis on voit Rimbaud qui rêve des barricades de la Commune, puis Shelley en Irlande aux côtés des rebelles et on voit aussi les étudiants de Mai 68 à Paris.

Le sentiment d'amour qui nous lie à une femme fidèle est le même que nous éprouvons pour une femme qui nous trahira. Le putsch prosopovétique en 1948 à Prague a été vécu par une très grande partie de la jeunesse avec le même enthousiasme fascinant et pur que Mai 68: les mêmes attitudes, le même radicalisme, le même désir du changement absolu, le même refus du vieux monde des pères et aussi le même refus de la culture occidentale qui a paru d'emblée quelque chose de coupable.

LIBÉ.FR

A lire sur le Web

La version intégrale de cet entretien est disponible sur le site de Libération.

Le coup de Prague en 1948 s'est montré rapidement comme une catastrophe et ainsi la ferveur candide avec laquelle Jaromil collabore avec les policiers (pour lui ce sont les héros de la révolution!) a été démasqué brutalement comme une cécité. Mais de même qu'il y a du Rimbaud dans Jaromil (c'est un vrai poète), il y a aussi des Jaromil dans les Rimbaud de Mai 68. Seulement l'histoire ne leur a pas tendu le même piège et leur lyrisme n'a pu être démasqué aussi cruellement; c'est pourquoi le souffle des illusions lyriques traverse toujours la France avec tout ce qu'il y a d'irrationnel, de théâtral, de dangereux, d'aveugle. [...]

Comment c'est souvent le cas, votre premier livre dit tout sur vous. C'est Risibles Amours, recueil de nouvelles, d'histoires érotiques drôles; ce livre pourrait s'appeler «l'École du paradoxe». Si vous voulez. Même les nouvelles qui ne sont pas très drôles sont paradoxales dans ce livre. Le jeu d'auto-stop par exemple. Un jeune couple part pour des vacances et la fille commence un jeu innocent: elle s'adresse à son ami comme si elle était une autostoppeuse inconnue. Voilà le premier paradoxe: le jeu aimable dévoile soudain et de façon imprévisible son contenu cruel de jalousie et de sadisme. Et le deuxième paradoxe: c'est pendant ce jeu cruel que la fille imagine faire l'amour avec un inconnu et éprouve pour la première fois la jouissance. La vie n'est qu'un long enchaînement de paradoxes et c'est l'expérience des paradoxes qui nous débarrasse de notre naïveté lyrique et nous rend adultes.

Je pense à votre pièce qu'on joue en ce moment au Théâtre des Mathurins et qui est une variation sur Jacques le Fataliste, un hommage à Diderot. Est-ce que ce n'est pas le Diderot maître des paradoxes qui vous a fasciné? Il y a beaucoup de choses qui me fascinent dans Jacques le Fataliste. C'est un miracle dans l'histoire du roman! Diderot a essayé d'écrire son roman différemment. Au lieu de raconter une seule histoire du début à la fin, avec une unité d'action, son texte est un extraordinaire bavardage où cinq narrateurs s'interrompent sans cesse. La composition repose sur une blague: Jacques raconte l'histoire de son premier amour, mais il n'arrive jamais à la finir. [...]

Pourtant, même si vos romans ont leur dimension comique incontestable, on n'y trouve pas l'innocence de la gaité de Jacques le Fataliste.

Il y a des choses qui ne reviennent plus jamais. L'époque ou le comique et la gaité ne faisaient qu'un, c'est

une seule courte seconde dans l'histoire européenne, une seconde de Rabelais, une seconde perdue à jamais. Sterne et Diderot au XVIII^e siècle se retournent déjà vers Rabelais avec nostalgie, leur gaité est, pour ainsi dire, le reflet de la gaité disparue. Gogol et Tchekhov au XIX^e siècle sont des grands humoristes, mais combien mélancoliques! Et le comique de notre siècle n'est plus même mélancolique: il frise le désespoir le plus noir. Gogol a dit: si on regarde attentivement et longuement une histoire drôle, elle devient de plus en plus triste. Moi, j'ajoute: l'Occident a fixé le comique il y a déjà si longtemps que la comédie gaie de Rabelais s'est transformée en la comédie désespérée d'un Ionesco. L'aventure du comique européen touche à sa fin, comme toutes les aventures européennes. Et elle s'achève par un paradoxe final: au fond du comique, on a trouvé le désespoir. La tragédie d'Antigone nous remplit du sentiment de la grandeur humaine; la comédie de la Cantatrice chauve dévoile la vie sans grandeur et sans espoir.

On pourrait dire que presque tous vos livres, Risibles Amours, la Plaisanterie, le Livre du rire et de l'oubli... sont une grande réflexion sur le comique.

Il y a toujours eu deux domaines de la vie protégée de la corrosion du comique: d'abord l'Histoire. Le comique faisait partie de la petitesse du privé. L'Histoire était réservée aux drames et aux tragédies. Mais la question provocatrice de la Plaisanterie est la suivante: et si l'Histoire n'était qu'une blague dans laquelle nous sommes enfermés? Si son vaudeville sanglant était aussi insignifiant que le vaudeville de nos aventures privées? Si l'homme, petit dans ses affaires intimes, l'était aussi quand il fait les révolutions et les guerres? Et la prétendue grandeur de l'Histoire n'est-elle pas finalement un mirage? L'autre sphère d'où le comique a été banni est la sexualité.

Oui, et de ce point de vue votre œuvre peut être considérée

comme une anthologie, une des plus étranges anthologies du coït.

Aujourd'hui, à l'époque où tout est permis, la littérature érotique est devenue ennuyeuse. Lawrence est ridicule. Mais je ne peux plus lire même Henry Miller. Pourtant la scène d'un acte sexuel me paraît fantastique et extrêmement révélatrice. Un coït dans mes romans est une condensation de tous les conflits intérieurs d'un personnage et de son histoire.

Mais pourquoi cet acharnement? Dans votre Livre du rire et de l'oubli, toute la libération de la sexualité prend les dimensions d'une pantomime grotesque.

La libération de la sexualité a été certainement une vraie libération, mais elle aussi subit la loi cruelle du paradoxe. Pour libérer la sexualité, on a détruit les tabous, et en liquidant les tabous, on est en train de détruire l'érotisme. On découvrira bientôt (mais trop tard) que les tabous ne sont pas là pour protéger la morale mais pour protéger l'érotisme. L'érotisme, ce miracle si fragile! Pourquoi est-on excité devant le corps d'une femme? L'excitation, c'est le vrai mystère de l'érotisme, non pas la jouissance! En liquidant les tabous (le tabou de la nudité, les tabous du langage, etc.), on liquide aussi l'obsécénité, la curiosité, l'étonnement sexuel, bref, l'excitation, cette seule source de l'érotisme.

La grande aventure de la libération sexuelle finira donc aussi par un paradoxe?

Notre vie est accompagnée perpétuellement par des paradoxes, disons, contingents. Mais il y a des paradoxes terminaux. Dans notre époque tardive de l'Occident, toutes les grandes aventures européennes me semblent finir dans le piège d'un paradoxe terminal qui se ferme sur elles.

Oui, c'est le climat du Livre du rire et de l'oubli. Je pense par exemple à un des thèmes secondaires de celui-ci: la graphomanie. Vous employez ce terme

pour stigmatiser la manie frénétique d'écrire des livres...

Vous connaissez la pensée célèbre de Lautréamont citée par les surréalistes: un jour la poésie sera faite par tous! Encore une illusion lyrique. Tout le monde deviendra poète! Quelle belle image de l'avenir!

Alors que vous écrivez dans le Livre du rire et de l'oubli: «Le jour (qui est proche) où tout homme s'éveillera écrivain, le temps sera venu de la surdité et de l'incompréhension universelles.»

Parce que tout le monde voudra s'exprimer et personne ne voudra plus entendre personne. Cette volonté d'auto-expression ne témoigne pas d'un grand amour de la littérature. Mon Dieu, comment peut-on écrire un roman si Thomas Mann, Musil, Kafka ont écrit avant moi! Quelle témérité! La main devrait vous en trembler! Mais le graphomane ne connaît pas ces scrupules. Les valeurs de l'art lui sont complètement indifférentes. Il n'écrit pas pour découvrir quelque chose de nouveau, mais pour se confesser, pour s'exprimer, pour nous imposer son moi dont il est obnubilé. Mon éditeur hollandais me disait: «Il y a dix ans, je recevais chaque semaine un nouveau manuscrit; cette année je reçois chaque semaine vingt manuscrits nouveaux dont la moitié sont des autobiographies.» Vous voyez, c'est une tendance qui va se développer: la littérature européenne périra sous l'avalanche de la graphomanie.

Encore un piège du paradoxe terminal?

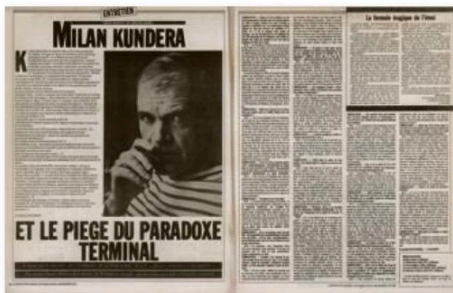
Il y en a, bien sûr, de plus graves: les temps modernes sont nés avec une idée optimiste selon laquelle l'homme (grâce à la science et à la technique) deviendrait le maître de la nature et de la planète. Après deux siècles de révolution technique, le sort de la planète a complètement échappé à l'homme, qui n'est même plus maître de sa propre survie. Un autre exemple: divisée en différentes civilisations, l'humanité a longtemps nourri le rêve lyrique de son unité future, de l'unité de son histoire commune. Aujourd'hui, en effet, la planète est unie par la même histoire, mais celle-ci a le caractère d'une guerre ambulante et perpétuelle. L'unité de la planète signifie: personne ne peut échapper nulle part.

Mais peut-on échapper au piège du paradoxe terminal?

Le sens du paradoxe terminal peut-être résumé ainsi: Dieu nous punit en accomplissant nos désirs. Il faut donc prier Dieu qu'il ne nous écoute pas.

Recueilli par
CHRISTIAN SALMON

Publié dans Libération
le 5 décembre 1981.



L'entretien dans Libération du 5 décembre 1981.